



UvA-DARE (Digital Academic Repository)

Corps, sports et futurs: la lutte sénégalaise dans un contexte global

Besnier, N.

DOI

[10.3917/corp1.016.0111](https://doi.org/10.3917/corp1.016.0111)

Publication date

2018

Document Version

Final published version

Published in

Corps

License

Article 25fa Dutch Copyright Act

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

Besnier, N. (2018). Corps, sports et futurs: la lutte sénégalaise dans un contexte global. *Corps*, 16, 111-125. <https://doi.org/10.3917/corp1.016.0111>

General rights

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations

If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: <https://uba.uva.nl/en/contact>, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, Singel 425, 1012 WP Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

Corps, sports et futurs : la lutte sénégalaise dans un contexte global

Niko BESNIER¹

C'est un cliché d'affirmer que nous vivons aujourd'hui dans un monde où tout est interdépendant. La globalisation du monde actuel est telle que toute action, toute décision, toute pratique affecte, et est affectée par, une quantité d'autres actions effectuées, d'autres décisions prises et d'autres pratiques réalisées autre part dans le monde. Ces remarques sont pertinentes à l'égard de nos activités économiques, de nos relations sociales, de nos engagements politiques et de nos activités de loisir. Ceci est particulièrement pertinent à l'égard du sport, une activité humaine qui est en même temps économique, sociale, politique et ludique, ainsi que profondément ancrée dans l'histoire de la modernité, du colonialisme, du capitalisme et de la globalisation. Que ce soit un match de football, une partie de pétanque, une course de marathon, une descente à ski ou un combat de taekwondo, nos activités sportives sont toutes le résultat de trajectoires historiques et géographiques complexes, qui ont formé les particularités de chaque activité sportive et la relient à d'autres contextes temporels et spatiaux.

En premier lieu, les sports ont voyagé d'un pays à l'autre, comme l'a démontré l'extraordinaire diffusion du football vers pratiquement toutes les parties du monde dans le courant des XIX^e et XX^e siècles, portés d'une région du monde à l'autre, soit par le colonialisme, soit par le capitalisme, soit simplement par le hasard. Les sportifs ont longtemps voyagé aussi et voyagent aujourd'hui plus que jamais, pour de nombreuses raisons, qu'ils ou qu'elles soient à la recherche de meilleures conditions d'entraînement, d'opportunité de gagner leurs vies et celles de leurs familles ou simplement d'aventures et de nouveaux horizons. Les idées et les objets liés au sport circulent aussi, emportés selon différentes modalités, comme par exemple les images de gloire sportive transmises dans le monde entier par les chaînes de télévision ou les tee-shirts blasonnés de sigles d'équipes de football ou de rugby que portent les enfants dans les villages d'Afrique ou d'Amérique du Sud. Tous ces effets de circulation et d'entrelacement ne sont que des symptômes d'un monde globalisé où tout est lié et entrelacé (Castells, 1996; Hannerz, 1996;

Harvey, 1995; Robertson, 1992; ainsi que de nombreux autres auteurs). Comme l'a soutenu Arjun Appadurai (2005), la globalisation est constituée de différents flux (migratoires, économiques, médiatiques, technologiques et idéologiques) qui fonctionnent sur des plans autonomes les uns des autres, bien que reliés. Le sport est un des exemples les plus frappant de ces dynamiques globales (Fournier et Raveneau, 2010): il voyage

avec les migrants, il est le produit du colonialisme et du capitalisme, il dépend des médias de façon primordiale, et il est le produit de technologies (savoirs scientifiques, techniques de corps, objets, etc.) et d'idéologies (principes moraux, politiques, culturels, économiques) qui circulent tous indépendamment les uns des autres, mais qui se recombinent de façons nouvelles dans différentes régions et à différentes époques.

Les sports dits « locaux » et la globalisation

L'effet des enjeux coloniaux et plus tard globaux sont irréfutables dans les sports à envergure mondiale, tels que le football, le rugby ou l'athlétisme. Mais quand nous tournons vers les pratiques corporelles que l'on peut qualifier de locales, régionales, « traditionnelles » ou encore « folkloriques », la lecture de la situation devient moins certaine. En particulier, la relation entre les enjeux de globalisation et les pratiques sportives locales (ou pré sportives, ludiques, rituelles) se dessine souvent de façon négative (Eriksen, 2007). Loin d'avoir bénéficié des nouvelles possibilités de communication et d'ouverture au monde, beaucoup de ces pratiques ont simplement disparu sous l'effet de la globalisation. Tel fût le sort, entre autres, des démonstrations rituelles de saut en hauteur spectaculaires que pratiquaient jadis les Tutsis du Rwanda, connues localement sous le nom de *gusimbuka urukiramende* (Bale, 2002). Cette pratique

corporelle fût documentée au début du xx^e siècle par divers voyageurs européens, dont le plus notable fût Adolphe Frédéric, duc de Mecklembourg, qui avait une formation universitaire d'anthropologue, et qui organisa une « expédition scientifique » (avec toutes les connotations coloniales de ce terme) en Afrique Centrale en 1907-8.

Avant le colonialisme (allemand jusqu'à la première guerre mondiale, belge par la suite), le *gusimbuka* était pratiqué par un corps d'élite de jeunes hommes rattachés à la cour royale, dans le cadre d'un éventail d'activités physiques et intellectuelles (lutte, danse, poésie, etc.) qui encadraient la virilité et la maîtrise de soi des initiés. Le *gusimbuka* consistait autant en une démonstration qu'en une compétition, et elle n'a jamais subi de « sportisation » (Guttmann 2006; Elias et Dunning, 1994), c'est à dire une restructuration qui met au premier plan la rationalisation et la régularisation de

l'activité (mesurages des accomplissements, standardisations des règles du jeu, etc.), et la rivalité entre les participants dans un cadre ostensiblement d'égalité et de *fair play*. Cependant, il fût longtemps en Europe l'objet de fantaisies coloniales sur le « corps africain » et sur ses capacités physiques supérieures. Mais le colonialisme, puis ensuite les efforts étatiques de « modernisation » du pays après l'indépendance en 1961, marginalisa peu à peu le *gusimbuka* ainsi que les contextes rituels au sein desquels il était pratiqué. Dès les années 50, le sport le plus populaire au Rwanda était dorénavant le football (Bale, 2002 : 47-48).

Dans d'autres cas, les sports locaux n'ont pas été éliminés par les processus historiques, mais ils ont été redéfinis de diverses façons. Par exemple, le football gallois, largement confiné à la république d'Irlande et à l'Ulster, qui eux-mêmes sont souvent considérés comme des « colonies internes » à l'Europe (Besnier, Brownell et Carter 2017 : 62-5), est devenu un symbole de résistance républicaine et « catholique » (un mot qui désigne ici une position politique plus qu'une appartenance religieuse) contre le pouvoir britannique. Par exemple, les stades qui appartiennent aux clubs de conviction républicaine interdisent que des parties de football ou de rugby y soient jouées, étant donné l'association de ces derniers au protestantisme et à l'intégrationnisme. Ce sport local a pu donc survivre, par le fait qu'il est investi d'une importante signification politique et ethnique.

Un autre genre de parcours pour les sports locaux est représenté par la boxe

thaïlandaise (*muay thai*). Jusqu'à la fin du xx^e siècle, la boxe était pratiquée principalement par des minorités ethniques lao demeurant dans la région de l'Isaan, une province appauvrie et marginalisée dans le nord de la Thaïlande. Les jeunes garçons lao s'inscrivaient à des camps de formation de boxe avec engouement, car le sport représentait un espoir de pouvoir décrocher des combats à Bangkok et de gagner un peu d'argent pour pouvoir sortir leurs familles de la pauvreté. La boxe était imprégnée de cosmologie et de moralité bouddhistes : les combats étaient accompagnés d'importants rituels religieux, et l'espoir d'ascension sociale était ancré dans une idéologie de dettes religieuses envers les parents qui incombent aux enfants. Mais dans le cours des années 80, les classes sociales aisées dans les milieux urbains du pays commencèrent à s'intéresser à ces pratiques sportives, qui représentent après tout un spectacle attrayant, et elles subirent, au contraire du *gusimbuka* au Rwanda, un processus de sportisation : leurs règles furent standardisées, leurs aspects religieux éliminés et la compétition y prit un rôle primordial. Un sport qui était à l'origine associé à une minorité marginalisée et méprisée, le *muay thai* fut dorénavant revendiqué par le pays comme sport patrimoine national (d'où le nom, boxe « thaïlandaise »), qui est aujourd'hui commercialisé à l'échelle mondiale (Renesson, 2012).

Dans d'autres cas, les sports locaux sont relégués à des activités de patrimoine encadrées par un traditionalisme réifié. Tel est le cas des sports qui étaient

affichés aux programmes des *Jeux Nationaux des Minorités Ethniques* que l'État chinois maoïste organisa à partir de 1953 pour promouvoir les sports dits «traditionnels» associés aux 55 minorités officiellement reconnues par le gouvernement, et qui jouaient un rôle important dans la politique communiste envers les minorités du pays – ceci jusqu'aux préparations des Jeux Olympiques de Beijing de 2008, qui éclipsèrent les jeux ethniques. Aujourd'hui, ces minorités ne s'y intéressent plus beaucoup, surtout celles qui sont

préoccupées par des conflits politiques avec le gouvernement central (par exemples, les Ouïghours), et ceux qui représentent les sports ethniques aux Jeux Nationaux aujourd'hui sont souvent des membres de la majorité han (Besnier, Brownell et Carter 2018: 116). Qu'ils aient été abandonnés, redéfinis, sportisés, commercialisés ou patrimonialisés, les sports locaux n'échappent pas au rouleau compresseur du capitalisme et de la globalisation. C'est dans ce contexte à envergure élargie que je propose de placer la lutte sénégalaise.

La lutte sénégalaise dans un contexte global

D'un point de vue comparatif, le cas de la lutte sénégalaise est particulièrement intéressant, car cette pratique sportive diffère de façon appréciable des cas précédents. La lutte au Sénégal n'a certainement pas été marginalisée par les sports mondiaux – au contraire, c'est elle qui éclipse le sport préféré des autres pays d'Afrique occidentale, le football – que ce soit par le nombre beaucoup plus important de ses spectateurs et de ses fans, par l'intérêt plus intense qu'y portent beaucoup de Sénégalais ou par sa plus grande visibilité dans la vie quotidienne (Chevé *et al.*, 2014). Il serait difficile de développer une analyse de l'engouement sénégalais pour la lutte par le biais d'un idiome de résistance, à l'exemple du football gallois; s'il y a résistance (que ce soit contre l'Occident, la globalisation, le

matérialisme ou encore le sécularisme), ce n'est certainement pas la préoccupation dominante des parties prenantes. Loin d'être reléguée à un patrimoine de musée et de folklore que l'on ne déploie que dans des occasions artificielles et forcées, comme c'est le cas des «jeux traditionnels» en Chine, la lutte sénégalaise s'inscrit de façon incontestable dans le quotidien de beaucoup de Sénégalais, surtout au sein des classes populaires.

Néanmoins, comme tous les autres sports d'intérêt primordialement local, la lutte au Sénégal est au confluent de diverses dynamiques qui semblent contradictoires et incommensurables à premier abord, mais qui s'entrelacent de façon très intéressante dans la pratique elle-même du dit sport. En effet, comme un certain nombre d'auteurs

l'ont démontré et documenté en détails (Chevé *et al.* 2014, en particulier), la lutte est aussi bien ancrée dans une vie rurale considérée comme « traditionnelle » et intemporelle qu'elle fait partie de la vie contemporaine de la nation. Elle semble être une pratique que le colonialisme et l'Occident n'ont pas touchés, mais elle est tout à fait le produit du colonialisme et du capitalisme; en effet, ce qui semble avoir été un des premiers combats de lutte avec frappe fut la création d'un jeune entrepreneur français, Maurice Jacquin (qui deviendra plus tard un important producteur de cinéma en France), qui en organisa le premier combat payant à Dakar en 1927 (Faye, 2002; Kane et Wane, 2014: 72). Ce qui est devenu la version du sport la plus populaire aujourd'hui fut donc une invention coloniale, dont le but fut de générer un profit. La lutte est donc un sport qui relie traditionalisme et modernité, vie villageoise et existence urbaine, le passé colonial à un présent national, les contextes locaux à la nation. Aussi bien traditionnelle que profondément

moderne, elle siège aux confluents politiques, sociaux et culturels qui caractérisent tous les aspects de la vie au Sénégal et plus généralement en Afrique de l'Ouest.

Néanmoins, la lutte sénégalaise n'a pas seulement un impact majeur et concret dans la vie au Sénégal; elle présente aussi des questions théoriques et pratiques dont l'importance dépasse le contexte sénégalais, et qui peuvent faire avancer à leur tour notre compréhension de la lutte et de son attrait pour les Sénégalais. Les questions que je vais poser sont les suivantes: en quoi la lutte sénégalaise peut-elle contribuer à notre compréhension du monde actuel? Et, plus particulièrement, comment peut-elle contribuer à notre compréhension du rôle du sport en général dans le contexte contemporain, de sa prégnance croissante dans la vie des jeunes, du rôle qu'elle joue dans leur vision du futur, et de son articulation avec les enjeux sociaux, économiques et politiques du monde contemporain?

Régimes néolibéraux, changements climatiques et migrations

Car il est évident que, depuis le tournant des années 80, les sports à l'échelle mondiale ont subi des transformations radicales, et que ces transformations ont touché tous les sports, y compris ceux qui évoluent dans les contextes éloignés

des centres métropolitains privilégiés du monde. Ce sont sur ces transformations que le groupe de recherche que j'ai dirigé à l'université d'Amsterdam entre 2012 et 2017 s'est penché, sous le prisme de cinq sports: le football, le rugby, le

cricket, le marathon et la lutte, dans une douzaine de pays du monde, y compris le Cameroun, le Kenya, les îles Fidji et Tonga, le Japon, l'Argentine, le Trinidad et Tobago, la Pologne, la France, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et bien sûr le Sénégal. Nous avons exploré en particulier la question suivante: pourquoi le sport a-t-il acquis, depuis les années 80, l'importance considérable qu'il joue dans la vie des jeunes, surtout dans la vie des jeunes garçons hommes des pays du Sud? Comment le sport, pratique de loisir et de plaisir de longue date, s'est-il transformé en travail, en espoir pour le futur, et en rêve de succès, malgré le fait que la *possibilité* de succès dans le sport professionnel éclipse sa *probabilité*? Bien sûr, ces enjeux concernent surtout les sports mondiaux, le football en particulier, étant donné l'extrême visibilité que ce sport a acquis dans le courant du xx^e siècle. Mais, comme je me propose de l'argumenter ici, les sports locaux en général, et la lutte sénégalaise en particulier, ont aussi été transformés de façon profonde, et à l'origine de ces changements sont des dynamiques qui excèdent les frontières du Sénégal.

Notre groupe de recherche a cherché à répondre à ces questions complexes dans le contexte d'enjeux de grande envergure, qui au premier abord ne semblent n'avoir rien à voir avec le sport. Depuis les années 80, le monde a subi des transformations économiques globales dans le contexte de ce que l'on appelle le tournant vers le néolibéralisme, c'est-à-dire l'application des théories économiques développées par

l'École autrichienne des années d'entre-deux-guerres, en particulier par l'économiste Friedrich Hayek, et promulgué au niveau étatique depuis les années 80 par des personnages politiques comme Margaret Thatcher et Milton Friedman, lauréat du prix Nobel et conseiller du président Ronald Reagan. Le néolibéralisme est une forme très particulière de capitalisme, basé sur plusieurs principes fondamentaux: la déréglementation, la privatisation et le retrait de l'État de nombreux domaines de prévoyance sociale, et elle est basée sur un nouveau type-idéal de personne qu'elle crée, individualiste, responsable de son futur et capable de s'adapter à tout changement.

Depuis les années 70, ces politiques économiques néolibérales ont eu un impact considérable sur l'économie du monde, non seulement dans les pays industrialisés où elles furent initialement développées et appliquées, mais aussi dans les pays en voie de développement. Là, déjà, au cours du xix^e siècle et dans la première partie du xx^e, le colonialisme avait transformé le paysage économique: les métropoles coloniales avaient remplacé dans beaucoup de régions les économies basées sur l'agriculture de subsistance en monocultures orientées vers l'exportation, transformant en même temps la division du travail entre les femmes et les hommes (Mintz, 2014; Wolff, 1982). Par exemple, aux îles Tonga, dans le Pacifique Sud, où j'ai fait plusieurs années de recherche de terrain depuis les années 70, les hommes jadis avaient la

responsabilité de l'agriculture, desquels ils dérivait leur fierté masculine et leur raison d'être ; dans le courant de la seconde moitié du xx^e siècle, l'État (un protectorat britannique jusqu'en 1970) et les agents coloniaux qui lui donnaient des conseils les encouragea à laisser de côté l'agriculture de subsistance pour se concentrer sur la production pour l'exportation du copra, puis ensuite des bananes et finalement des citrouilles – projets qui s'effondrèrent l'un après l'autre, le dernier non sans avoir empoisonné les terres avec les grandes quantités d'engrais et de pesticides requis par la culture de ce légume, et qui a produit entre autre une augmentation visible et encore non documentée de taux de cancers juvéniles (Besnier, 2011 : 55-63). Au Sénégal et en Gambie, pendant l'époque coloniale, ce fut l'arachide, dont les administrations coloniales et les entreprises commerciales métropolitaines encouragèrent la monoculture au bénéfice de l'économie des métropoles et au détriment de la qualité du sol et d'une agriculture plus variée qui aurait mieux répondu aux besoins locaux (Oya, 2001 ; Thioub, 2003 ; Pessis, 2013 ; Faye 2016).

Sous le régime de la déréglementation néolibérale, ces politiques qui furent initiées sous le colonialisme et qui continuèrent après la décolonisation conduisirent au désastre : étant donné que les politiques néolibérales de libre-échange impliquent l'abolition des tarifs d'importation et des régimes préférentiels entre pays, les économies en voie de développement ne purent pas maintenir leur présence dans la concurrence

internationale coupe-jarret dominées par les entreprises multinationales, et s'effondrèrent. De là arrivèrent les prêts de secours que les organismes internationaux, tels que la Banque mondiale et le Fond monétaire international, offrent aux pays en faillite économique, ainsi que les conditions et les sanctions qui les accompagnent invariablement : réduction de la bureaucratie étatique, qui était jusqu'à présent le débouché principal pour les jeunes diplômés, élimination des subventions aux agriculteurs et abolition du contrôle économique de l'État conçus pour minimiser l'impact des fluctuations du marché sur les producteurs. Tout ceci créa un vide, pour beaucoup, aussi bien économique que social, alors que les gens ne purent plus subvenir aux besoins des familles, ce qui conduisit à la détérioration des liens sociaux. L'émigration des campagnes vers les villes, qui au Sénégal et dans les pays avoisinants fut accélérée par la grande sécheresse du Sahel des années 70 et 80 (Cissé *et al.*, 2010 ; Findley, 1994), devint inévitable, créant à la lisière de Dakar et dans les autres métropoles d'Afrique de vastes banlieues d'immigrés. Ces mouvements furent suivis par l'émigration vers le Nord, qui émergea comme seul espoir de dignité, malgré la faible probabilité de sa réussite (pour le Sénégal, Diouf & Rendall, 2000 ; Melly, 2011 ; Riccio, 2001).

Mais toutes les catégories sociales ne furent pas affectées par ces transformations dans la même mesure. Ce furent les jeunes hommes en particulier, aussi bien éduqués que non, qui en pâtirent

le plus, ne trouvant plus les moyens de gagner leur vie, que ce soit dans les bureaux ou dans les campagnes, et de ce fait, qui deviennent incapables de jouer un rôle productif dans la société pour répondre aux attentes des familles et des communautés. Je ne veux bien sûr par dire que la vie de leurs parents et grands-parents était plus facile, mais néanmoins les simples projets de vie, comme par exemple se marier et fonder une famille, étaient en général beaucoup plus simples pour leurs générations. Ajoutons que la société de consommation, un autre aspect du néolibéralisme, joue aussi un rôle important en créant parmi les jeunes des désirs mal proportionnés à leurs moyens.

Le régime néolibéral a d'autres effets, plus subtiles mais néanmoins importants. Dans les milieux urbains de par le monde, l'individu sous le régime néolibéral n'est plus un travailleur salarié par l'État ou par les entreprises, comme il l'était dans le contexte du capitalisme

traditionnel, ou un agriculteur de subsistance, comme il l'était dans les économies rurales. Au contraire, pour survivre au nouvel ordre social et économique, il doit maintenant être transformé en être autonome, souverain, et responsable de son propre avenir, de ses succès comme de ses échecs. Le sujet néolibéral doit « vendre » ses atouts, y compris son corps, selon la demande, et doit faire donc preuve de flexibilité afin de s'adapter à toute situation qui lui est présentée (Gershon, 2011; McGuigan, 2014; Rose & Miller, 2008). C'est dans ce contexte où le futur est si imprévisible, où l'on doit être maître de son propre destin alors que l'on a si peu de pouvoir sur les circonstances, qu'apparaissent les croyances millénaristes: on place son destin dans les mains de la magie ou de la loterie, dans des schémas pyramidaux, ou dans des formes religieuses extrêmes, qui semblent aider à dompter le futur (Comaroff & Comaroff, 2000).

Les sports mondiaux, la télévision et le régime néolibéral

C'est dans ce cadre qu'évolue le sport aujourd'hui. Étant lui-même un champ économique d'envergure globale, le sport a subi, tout comme tous les autres aspects de l'économie, d'importantes transformations. Un facteur de causalité particulièrement important fut la télévision, qui elle-même fut radicalement

transformée dans les années 80 et 90 par le régime néolibéral. Très brièvement, dès le début des années 90, dans le cadre des politiques de privatisations dans les pays du Nord, les États qui jusqu'à présent s'arrogeaient un monopole sur la télévision (donc partout dans le monde sauf en Amérique du nord) commencent

à vendre les droits de télédiffusion à des intérêts privés. Pour ces derniers, le sport devient une source primordiale de revenus, car il plait à beaucoup de consommateurs (le genre et la classes sociale y jouent un rôle important) et ne nécessite pas de scénario et relativement peu de montage. Les entreprises privées sont maintenant prêtes à payer des sommes de plus en plus faramineuses pour les droits exclusifs de diffuser les tournois sportifs les plus populaires, comme ceux de la English Premier League (Boyle & Haynes, 2009; Law et al., 2002).

En même temps, de nouveaux développements technologiques, tels que la télévision par satellite, exportent ces émissions, transmises par les chaînes privées, jusque dans les contrées les plus reculées du monde. Le sport remplace souvent les émissions locales, de telle façon que les Sénégalais, et les Africains en général, s'intéressent de plus en plus au football européen et délaissent leur propre football domestique (Akindes, 2014; Hann, 2017). Les émissions à envergure globale ont un effet marqué sur la vie quotidienne. Par exemple, aux îles Fidji, on entend les petits garçons, au milieu de leurs jeux quotidiens de rugby informels, s'exclamer « répétition instantanée! » ou « au ralenti! », expressions qu'ils imitent des commentaires sur les jeux de rugby transmis d'Australie et de Nouvelle-Zélande qu'ils regardent à la télévision (Brison, 2007: 126). La télévision attise ces fantaisies parmi les petits garçons qui rêvent, comme tous leurs compatriotes masculins âgés de moins

de quarante ans, de décrocher un contrat pour jouer dans le rugby mondial, bien que peu d'entre eux y arriveront, et de devenir à leur tour l'objet sur lequel les caméras de télévision sont braquées.

Aux mains des entreprises transnationales de médias, la télévision globale a d'autres conséquences. Pour attirer les téléspectateurs, les chaînes qui se font concurrence entre elles réclament du spectacle, et du spectacle de plus en plus dramatique. Les chocs entre rugbymen, par exemple, doivent être violents, et les corps sont devenus de plus en plus grands et forts au cours de ces dernières années (Sedeaud et al., 2013). Les clubs et les équipes, qui eux-mêmes doivent attirer l'attention des chaînes de télévision, favorisent de plus en plus les sportifs au physique impressionnant. Dans les sports de contact, on assiste à une croissance des stratégies offensives et au déclin des stratégies défensives, ce qui bien sûr a un effet négatif certain sur les corps et la santé (problèmes que, dans un sport comme le football américain, les fédérations et les équipes continuent à catégoriquement démentir).

La télévision offre donc aujourd'hui des rêves de participation à une gloire sportive elle-même globalisée, à l'imagination des garçons des villages et des banlieues dans les pays du Sud. Mais il s'agit aussi d'enjeux dans les régimes économiques locaux, desquels ces mêmes garçons sont exclus par la redéfinition du travail comme emploi salarié, par la valorisation de l'emploi urbain au dépend du travail rural (elle-même encourageant encore davantage la migration vers les

viles), et par la création de cette nouvelle catégorie sociale, le chômeur (qui n'existait bien sûr pas dans les campagnes).

D'autre part, sous l'influence du nouveau régime de concurrence financière, les clubs et les équipes se transforment en entreprises pour assurer leur propre survie. On peut constater ces transformations dans les équipes locales de football ou de rugby dans le monde occidental, où apparaissent dans les années 90 des hommes d'affaires dotés de diplômes de management qui écartent les managers locaux, qui étaient souvent les notables de la ville, et imposent des nouveaux modèles de gérance (Besnier, Brownell et Carter 2017: 107-8). Les contrats des sportifs deviennent de plus en plus courts et contingents, liés à la performance du sportif qui doit s'adapter au modèle du sujet néolibéral que j'ai décrit auparavant, prêt à vendre son meilleur atout, son corps, mais aussi son «attitude», sa flexibilité et sa volonté à rendre toutes sortes de services à un employeur qui, lui, n'hésite pas à le licencier dès qu'il ne le juge plus utile. Les sportifs eux-mêmes deviennent de plus en plus transnationaux, obligés de se déplacer d'une contrée du monde à l'autre à la poursuite de contrat. Dans la lutte sénégalaise, les enjeux sont

différents étant donné que les contrats de lutteurs, depuis qu'ils existent, ont toujours été limités à un seul combat, que les parties prenantes (le manager du lutteur, les hommes d'affaires mécènes, le Comité national de gestion de la lutte, les chaînes de télévision) promeuvent comme un spectacle. La précarité du lutteur et l'organisation néolibérale du sport sont en fait encore plus ancrées dans la lutte sénégalaise que dans les sports mondiaux.

On assiste donc à une convergence d'enjeux qui, à première vue, semblent sans rapport: les politiques économiques coloniales et néocoloniales; le tournant global vers le néolibéralisme; les régimes d'austérité économique et les programmes de réajustement structurel imposés par la Banque mondiale et le Fond monétaire international; la dévaluation économique et culturelle des économies traditionnelles et ses effets sur les relations entre les femmes et les hommes; la propagation de nouvelles formes de loisirs télévisés sous le contrôle de méga sociétés privées transnationales; et la transformation des corps et des esprits des sportifs en réponse aux exigences aussi bien des publics que des chaînes de télévision et des industries sportives.

Lutte sénégalaise et régime néolibéral

En tant que sport national et fermement local, la lutte sénégalaise a bien sûr un caractère unique. Malgré les

va-et-vient fréquents des lutteurs qui ont les moyens vers l'Europe ou vers les États-Unis, ou les percées isolées de

quelques lutteurs dans la lutte olympique ou dans les arts martiaux mixtes, la lutte entretient relativement peu de relations manifestes avec les sports globaux. Contrairement au football ou au rugby, les rêves de succès sportifs des jeunes ne les contraignent pas à émigrer vers les marchés sportifs des pays riches. Néanmoins, la lutte est en même temps loin d'être isolée des transformations éprouvées par les sports à échelle mondiale. Au contraire, elle est sujette aux mêmes enjeux que les sports mondiaux, en particulier l'effet des développements dans les économies des pays du Sud dans le cadre du tournant global vers le néolibéralisme et de ses impacts sur la vie de tous les jours des populations (Hann, 2018, dans ce numéro).

Ce n'est pas un hasard si actuellement le centre névralgique de la lutte au Sénégal ne se trouve plus dans les villages où cette pratique sportive traditionnelle puise ses origines dans un passé idéalisé. Aujourd'hui, à quelques exceptions, ce centre névralgique est situé largement dans les écuries des banlieues défavorisées de Dakar, quartiers qui sont le produit des migrations auxquelles j'ai fait allusion plus haut, et donc étroitement liés aux transformations économiques et sociales que le pays a subi depuis la fin de la période coloniale (Diop, 2008). C'est là où, surtout pour les jeunes hommes, le travail est difficile à trouver et les emplois sont mal rémunérés. Comme dans de nombreux autres pays du Sud, c'est dans ce contexte de précarité et de futurs rétrécis qu'émergent les rêves de réussite

spectaculaire parmi ceux qui ressentent le plus les effets des économies en chute, c'est-à-dire les jeunes hommes, qui sont précisément ceux qui accourent vers les écuries pour tenter leur chance, ceux qui remplissent les stades et ceux qui adulent les vedettes de la lutte.

Le recours, de plus en plus visible voire ostentatoire, aux pratiques mystiques, qui souvent font tourner le regard des jeunes lutteurs vers les sources rurales et ethniques de ces pratiques (Chevé, 2014: 249-255; Hann, 2016), évolue dans la même foulée que les croyances en ce «capitalisme millénaire» de plus en plus évidentes partout dans le monde, la confiance dans le fait que la prospérité émergera soudainement et magiquement de pratiques occultes, somme toute, réponse logique à l'enrichissement inexplicable de certains. Autrement dans le monde, ces croyances peuvent prendre des formes variées, telles que la voyance, la théologie pentecôtiste de la prospérité, ou les espoirs placés dans les schémas pyramidaux ou dans la loterie (Comaroff & Comaroff, 2000). Les espoirs de réussite économique pour pouvoir subvenir aux besoins des parents, des familles élargies et des quartiers ne sont pas si différents dans la lutte que dans les autres sports : au Sénégal comme ailleurs, les jeunes dans les milieux défavorisés n'ont plus accès aux dispositifs sur lesquels pouvaient compter leurs aînés et doivent trouver de nouvelles pistes, qui sont aussi prometteuses qu'elles sont hors d'atteinte, comme toutes les promesses que font l'ordre néolibéral.

Nous retrouvons aussi dans les corps des lutteurs les mêmes enjeux que dans d'autres sports. La commercialisation et la médiatisation de la lutte depuis les années 90 a produit des effets parallèles à ceux que ces mêmes dynamiques ont produit dans les sports de contact autre part dans le monde. La musculature des corps s'est élargie de façon que, comme beaucoup l'ont remarqué, la carrure des lutteurs d'antan que l'on voit dans les photos datant de la période coloniale semble bien pâle en comparaison à celle des grandes vedettes d'aujourd'hui. Cette évolution n'est pas spécifique à la lutte au Sénégal; au contraire, elle retombe dans des dynamiques bien connues ailleurs. La télévision demande du cirque et les corps se transforment en conséquence, exigeant plus d'entraînement, plus de mystique, plus de suppléments

nutritionnels d'origine douteuse, plus de temps, plus de moyens, phénomène que Dominique Chev  qualifie de «logique de la surabondance» (Chev , 2014; 2017). Donc l'investissement s'effectue dans toutes les possibilités imaginables, que ce soit les promesses d'invincibilité par la mystique ou celles de la performance par l'assiduité à l'entraînement – toutes deux pistes qui rentrent tout à fait dans la logique du néolibéralisme dans lequel toutes nos vies sont impliquées. La mystique et l'entraînement ont probablement toujours existé, mais aujourd'hui ces pratiques ne sont plus seulement orientées vers la victoire, pour gagner le combat contre son adversaire – elles sont orientées vers l'obtention d'un futur de gloire et de fortune séduisantes mais, pour la plupart, inaccessibles et insaisissables.

Conclusion : comparaison et contextualisation

Essayer de comprendre la lutte sénégalaise contemporaine dans toute sa complexité exige donc que l'on fasse attention aux enjeux locaux aussi bien qu'aux enjeux globaux. Ceci veut dire que l'on doit essayer de comprendre, entre autres, les contextes sociaux et économiques qui génèrent les rêves de succès, de notoriété et de richesse que le sport attise parmi une jeunesse issue de populations migrantes particulièrement dépourvue et fragilisée dans les banlieues dakaroises. Même si les chances

de succès et de richesse sont extrêmement limitées, beaucoup de jeunes abandonnent d'autres chemins de vie pour accourir vers les écuries, et il convient de comprendre la logique de ce phénomène qui, au premier abord, ne semble pas gouverné par une logique capitaliste basée sur la prudence et le calcul, mais en fait l'est. Nous devons comprendre le pouvoir de la télévision sur le sport, qui est passé à la fin du xx^e siècle des mains de l'état, qui répond aux intérêts des citoyens (au moins théoriquement),

à celles des entreprises privées, qui se préoccupent exclusivement d'accumuler des richesses et ne s'intéressent aux individus qu'en tant que consommateurs. La croissance remarquable du corps du lutteurs, le recours de plus en plus proéminent à la mystique, la croyance au caractère ésotérique et occulte du succès et de la prospérité, qui a remplacé la confiance que la valeur n'est que le produit d'un labeur quotidien, tous ces phénomènes ne peuvent être compris que dans un cadre comparatif qui démontre que la lutte sénégalaise, malgré son caractère unique et spectaculaire, fait partie d'enjeux globaux qui contraignent la vie de tous les êtres humains.

Note

1. Je remercie vivement Dominique Chevé et Cheikh Tidiane Wane pour m'avoir invité au colloque «*Des Corps en Afrique de l'Ouest: États, pratiques et représentations*» à Dakar les 20 et 21 février 2017. Dominique Chevé fit une relecture minutieuse de ce texte pour laquelle je suis très reconnaissant. Je remercie aussi Mark Hann qui m'a initié à la lutte sénégalaise. La rédaction de ce chapitre a reçu le soutien financier du Conseil européen de la recherche (ERC), contrat de recherche No 295769 pour le projet intitulé «La globalisation, le sport et la précarité de la masculinité» (GLOBALSPORT).

Bibliographie

Akines G. 2014. «From stadium to bars. Transnational media and African fan identity», dans Onwumehili C. & Akines G. (éds.) *Identity and nation in African football. Global culture and sport*, London, Palgrave Macmillan, pp. 214-235.

- Appadurai A. 2005, *Après le colonialisme: Les conséquences culturelles de la globalisation*, Françoise Bouillot (trad.), Paris, Payot (1^{re} édition 1996).
- Bale J. 2002. *Imagined olympians. Body culture and colonial representation in Rwanda*, Minneapolis, University of Minneapolis Press.
- Besnier N., Brownell S. & Carter T. 2018, *The anthropology of sport. bodies, borders, biopolitics*, Oakland, University of California Press.
- Boyle R. & Haynes R. 2009, *Power play. Sport, media, and popular culture*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Brison K. 2007, *Our wealth is loving each other. Self and society in Fiji*, Lanham, MD, Lexington Books.
- Castells M. 2001, *La Société en réseaux*, Philippe Delamare (trad.), Paris, Fayart (1^{re} éd. 1996).
- Chevé D. 2013, «Les Poings, le sable et la cité: corps à corps à Dakar», dans Andrieu B., *L'Éthique du sport*, Lausanne, L'Âge d'Homme, pp. 701-716.
- Chevé D., Wane C.T., Barthélémy M., Kane A.W., & Sow I. (éds.). 2014, *Corps en lutte. L'art du combat au Sénégal*, Paris, CNRS-Éditions.
- Chevé D. 2014, «Corps construits, corps investis, corps effigies: être lutteur à Dakar», dans Chevé et al. (éds.), pp. 229-256.
- Cissé P., Malicki Z., Barbier B. & Maïga A. 2010, «Les migrations, une stratégie d'adaptation à la variabilité climatique en zones sahéliennes», dans *Revue de Géographie du Laboratoire Leïdi*, n° 8: 184-196.
- Comaroff J. & Comaroff J. 2000, «Millennial capitalism. First thoughts on a second coming», dans *Public Culture*, n° 2, vol. 12: 291-343.

- Diop M.-C. 2008, *Le Sénégal des migrations: mobilités, identités et sociétés*, Paris, Karthala.
- Diouf M. & Rendall S. 2000, «The Senegalese Murid trade diaspora and the making of a vernacular cosmopolitanism», dans *Public Culture*, n°3, vol. 12: 679-702.
- Elias N. & Dunning E. 1994, *Sport et civilisation: la violence maîtrisée*, Paris, Fayard. (1^{re} éd.1986).
- Eriksen T.H. 2007, «Steps to an ecology of transnational sports», dans *Global Networks*, n°2, vol. 7: 132-165.
- Faye O. 2002, «Sport, argent et politique: la lutte libre à Dakar (1800-2000)», dans Diop M.-C. (éd.), *Le Sénégal contemporain*, Paris, Karthala, pp. 309-340.
- Faye V. 2016, «Le travail agricole rural en milieux Wolofs et Sérères du Sénégal de 1819 à 1960», thèse de doctorat, Faculté des sciences sociales et humaines, Université d'Amsterdam.
- Findley S.E. 1994, «Does drought increase migration? A study of migration from rural Mali during the 1983-1985 drought», dans *International Migration Review*, n° 3, vol. 28: 539-553.
- Fournier L.S. & Raveneau G. 2010, «Anthropologie de la globalisation et cultures sportives», dans *Journal des Anthropologues*, n° 120-121, <http://jda.revues.org/4207>.
- Gershon I. 2011, «Neoliberal agency», dans *Current Anthropology*, n°4, vol. 52: 537-555.
- Guttmann A. 2006, *Du rituel au record. La nature des sports modernes*, Thierry Terret (trad.), Paris, L'Harmattan (1^{re} éd. 1978).
- Hann M. 2016, «Senegalese wrestle with ethnicity while reaching for dreams of success», dans *The Conversation Global*, 29 septembre, <https://theconversation.com/senegalese-wrestle-with-ethnicity-while-reaching-for-dreams-of-success-66073>.
- Hann M. 2017, «Why African fans love European football. A Senegalese perspective», dans *The Conversation Africa*, 2 juillet, <https://theconversation.com/why-african-fans-love-european-football-a-senegalese-perspective-79856>.
- Hannerz U. 1996, *Transnational Connections. Culture, People, Places*, London, Routledge.
- Harvey D. 1995, «Globalization in question», dans *Rethinking Marxism*, n°4, vol. 8: 1-17.
- Kane A.W. & Wane C.T. 2014, «Lutte en jeu et enjeux de la lutte au Sénégal», dans Chevè et al. (éds.), *Corps en lutte: l'art du combat au Sénégal*, Paris, CNRS Ed., pp. 63-88.
- Law A., Harvey J., & Kemp S. 2002, «The global sport mass media oligopoly. The three usual suspects and more», dans *International Review for the Sociology of Sport* n°3-4, vol. 37: 279-302.
- McGuigan J. 2014, «The neoliberal self», dans *Culture Unbound* vol. 6: 223-240.
- Melly C.M. 2011, «Titanic tales of missing men. Reconfigurations of national identity and gendered presence in Dakar, Senegal», dans *American Ethnologist* n° 2, vol. 38: 361-376.
- Mintz, S.W. 2014, *La douceur et le pouvoir: La place du sucre dans l'histoire moderne*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles (1^{re} édition 1986).
- Oya C. 2001, «Large- and middle-scale farmers in the groundnut sector in Senegal in the context of liberalization and structural adjustment», dans *Journal of Agrarian Change* vol. 1: 124-163.
- Pessis C. 2013, «Les sols sénégalais malades de l'arachide, 1944-1952», dans *Monde(s)*, n°4: 127-144.

- Rennesson S. 2012, *Les Coulisses du muay thai. Anthropologie d'un art martial en Thaïlande*, Paris, Les Indes Savantes.
- Riccio B. 2001, «From "ethnic group" to "transnational community"? Senegalese migrants' ambivalent experiences and multiple trajectories», dans *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n° 4, vol. 27: 583-599.
- Robertson R. 1992, *Globalization. Social Theory and Global Culture*, London, Sage.
- Rose N. & Miller P. 2008, *Governing the present. Administering economic, social and personal life*, Cambridge, Polity.
- Sedeaud A., Vidalin H., Tafflet M., Marc A., & Toussaint J.-F. 2013, «Rugby morphologies. "bigger and taller" reflects an early directional selection», dans *Journal of Sport Medicine and Physical Fitness* 53(2): 185-91.
- Thiouh I. 2003, «The economic foundation of the nation-state in Senegal», dans Teichova A. & Matis H. (éds.), *Nation, State and the Economy in History*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 251-68.
- Wolf, E. 1982, *Europe and the People without History*, Berkeley, University of California Press.